

# JOURNAL DES DEMOISELLES ET COURRIER DES DAMES

PARIS 48, Rue VIVIENNE

30 Mai 1885

MODES DE PARIS - CHRONIQUE BEAUX-ARTS

THÉÂTRE - ÉCONOMIE DOMESTIQUE

## MODES

Le 31 mai 1822, le *Petit Courrier des Dames*, journal de modes, créé depuis un an, faisait paraître dans son numéro la gravure coloriée n° 53, que nous donnons comme supplément dans notre numéro du 30 mai 1885. Votre journal, mesdames, a donc soixante-quatre ans d'existence! Nous avons pensé qu'il vous amuserait de mettre en regard des modes actuelles, celles qui furent portées par nos grand'mères. Nous avons choisi dans notre précieuse collection, non la gravure la plus jolie ni la mieux réussie, mais celle correspondant à la date de ce jour. Puisse notre idée avoir l'approbation de nos abonnées; nous y serions très sensible et elle nous encouragerait à donner, de temps à autre, des suppléments de ce genre. La mode de 1822 ne nous paraît pas ridicule, on est bien un peu serré et dessiné dans ce fourreau, mais regardez la coiffure, n'est-elle pas charmante avec ces nœuds papillons mélangés aux coques et aux frisettes? Que nos coiffeurs s'inspirent de leurs anciens et ils trouveront mieux que cet affreux catogan qui couvre la nuque et qui tient fort chaud. Passe encore si c'était en hiver qu'ils eussent fait cette résurrection, mais en été!

Comme complément à la gravure du numéro du 31 mai 1822, nous reproduisons le courrier de la mode, de ce même numéro, cédant la plume à madame Thiéry, la rédactrice en chef et la fondatrice du *Petit Courrier*, dont nous avons l'honneur d'être la petite-nièce et l'un des bien modestes successeurs. CORALIE L.

La toilette doit être variée selon la figure, les traits, le jeu de la physionomie, la teinte de la peau, la cou-



Costumes de fillettes, de mademoiselle Léa Guiard, 19, rue Blanche.  
Costumes de petits garçons, de M. Joseph Lacroix, 62, boulevard Haussmann.

leur des cheveux; elle doit aussi se modifier selon l'âge, l'état ou le caractère. Il serait aussi absurde de parer toutes les femmes de la même manière que de chanter tous les airs avec le même accompagnement.

La mode, dans le sens circonscrit que nous lui don-



nons, est un genre de parure qui, quelquefois, convient parfaitement à plusieurs femmes, et que toutes veulent adopter. Par exemple, une coiffure enlaidit Hortense, mais Hortense l'adopte parce que cette coiffure est charmante sur la tête d'Emma : cette robe décèle les défauts de la taille d'Amélie, mais Amélie veut la porter parce que cette robe dessine à ravir les formes gracieuses de la jeune Alfréda. Aussi combien de contrastes un œil délicat n'aperçoit-il pas entre les traits et la parure des dames esclaves de la mode ! Les femmes qui ont du goût savent très bien que la parure doit être en rapport avec la personne ; aussi se gardent-elles bien de suivre les modes nouvelles qui ne feraient pas ressortir avec avantage les dons heureux de la nature, ou qui en déguiseraient mal les oublis injurieux : ces femmes consultent non la mode, mais leur figure ; elles n'imitent pas, elles inventent. C'est ainsi que fit la gentille Églantine, lorsqu'elle imagina de se former un corsage d'une partie de sa ceinture : un large ruban, posé en fichu, donnait à sa jolie tournure une grâce nouvelle : Églantine, qui venait de parcourir les *Annales du Siècle de Louis XIV*, songea à faire reparaitre les nœuds de ruban qui furent inventés par la maîtresse de ce grand roi. Certes, on ne pouvait prouver plus à propos qu'on savait tirer quelque fruit de ses lectures. La belle Fontange fut la première à porter des nœuds sur la tête, et ces rubans ainsi placés, prirent le nom de *fontanges*. Son illustre amant la trouva charmante avec cette simple parure, il en fut enchanté ; et voilà sans doute l'origine de la dénomination que l'on donna depuis à cette partie de la toilette, que l'on a longtemps appelée *parfait contentement*. Églantine entremêla dans ses cheveux des nœuds assortis à sa ceinture ; une robe de percale, dont la garniture se formait de branches de crevés de mousseline, séparées par une broderie légère, donnait à sa mise une simplicité charmante. « Me voilà bien, très bien, se dit-elle, après s'être regardée dans sa glace ; je devrais être satisfaite, mais, hélas !

il est si rare que nous ayons le bon esprit de chercher notre bonheur en nous-même... »

On porte pour orner les chapeaux de paille, beaucoup de gaze disposée en fichus, turbans, draperies ; on entremêle ces gazes de fleurs, de feuilles et surtout d'épis ; on voit aussi de ces fichus en tulle brodés en soie plate, et séparés par des couleurs ; du reste, on porte quelque chapeaux de fantaisie : ceux de belle paille d'Italie sont les plus recherchés ; on les porte assez grands. On a vu à quelques élégantes des robes de gaze-mousseline, faites en tablier et garnies en dentelles ; cette forme est ce qu'il y a de plus nouveau. On met souvent ces robes sur des pardessus de soie jaune, rose ou lilas ; alors la robe est nouée derrière par des nœuds de rubans analogues, posés de distance en distance. Les rubans moirés ou écossais sont toujours les plus à la mode ; ils sont presque tous en gaze.

Les robes blanches sont garnies en crevés de tulle ou en mousseline ; on y entremêle beaucoup de broderies au plumetis, et on dispose ces ornements de tous sens et de toute manière. On a vu aussi quelques robes de mousseline brodées en couleur : ces broderies étaient un semé de petits bouquets détachés et nuancés.

L'inconstance de nos goûts en mode semble nous porter à abandonner les dons de Flore pour nous parer de ceux de Cérès et de Pomone ; jusqu'à présent, il nous est facile de nous embellir de leurs productions : passe pour les cerises, les groseilles, les épis, dont on voit nos chapeaux surchargés, mais lorsque viendront les fruits à noyaux, persisterons-nous à présenter sur nos têtes une corbeille de fruits, et à nous exposer à voir les oiseaux venir se percher sur nos têtes pour y béqueter leur nourriture ?... Un mauvais plaisant prétendait hier que cette mode durerait jusqu'à la saison des melons...

A la dernière fête de Beaujon, les chapeaux en gaze et les fichus en tulle noir étaient ce qu'il y avait de plus généralement porté.

DONATINE T.

#### EXPLICATION DES GRAVURES NOIRES (pages 193 et 195)

*Costume pour petit garçon de quatre ans et plus.* — Blouse boutonnée à plastron, avec ceinture en cuir. Culotte boutonnée de côté, sous le genou.

*Robe en dentelle pour fillette de huit ans et plus.* — Jupe en dentelle de laine posée sur un dessous en satinette bleue. Un corsage en serge bleue avec des revers en velours s'ouvre sur une chemisette froncée en dentelle. Pointe-ceinture plissée et en velours. Nœud à pans derrière ; deux coques à l'encolure, un parement entouré de dentelle à la manche ronde.

*Costume en voile blanc pour enfant de cinq ans et plus.* — Jupe plissée et dessous en satinette. Corsage en voile plissé derrière ; il s'ouvre sur une chemisette qui se prolonge en panier sur les lés de derrière, où il forme une

coque volumineuse. Dentelle au corsage devant, sur le côté et sur le poignet de la manche large.

*Pardessus pour petit garçon de huit ans et plus.* — Façon simple, coupe élégante allant très bien.

*Costume en faille française.* — Jupe plissée de larges plis ; sur le côté dégagé par la tunique, un double pli creux sur le dessus duquel est posé un bel entre-deux de dentelle de laine, un second pour détacher l'angle inférieur de la tunique, qui est légèrement drapée sur le tablier. Un très court panier tombe derrière en un long pan froncé au bas et terminé d'un beau gland en chenille et perles. Corsage avec plastron de velours ou de dentelle. Coquille de dentelle. A la manche, poignet en velours et engageante chiffonnée de côté.

#### EXPLICATION DE LA GRAVURE NOIRE, PAGE INTÉRIEURE

N° 1. *Costume d'enfant.* — Robe ensurah rose ancien avec un plastron ouvert en cœur et cerné de dentelle. Grand col marin en dentelle. Grand nœud à coques devant. Manche demi-longue, ornée d'un haut parement en dentelle.

N° 2. *Costume en foulard écru pour jeune fille.* — Jupe en foulard, drapée d'une pointe-châle, avec une tunique légèrement pouffonnée. Corsage à pointe et à petit habit ; grand col en passementerie brodée de perles multicolores ; parement de la manche assortie.





*Petit Courrier des Dames*  
Rue Meslée, N° 25

*Robe de percale garnie de crevés et de broderies : Fichu en ruban  
formant ceinture : Coiffure en nœuds de ruban.*

SUPPLÉMENT DU PETIT COURRIER DES DAMES

Rue Vivienne 48.





4522

## Journal des Demoiselles

Modes de Paris.

ET PETIT COURRIER DES DAMES RÉUNIS

Rue Vivienne. 48.

Écrlttes de M<sup>lle</sup> VIDAL. N<sup>o</sup> 4. r. de Richelieu. Chapeau de M<sup>me</sup> BOUCHERIE. 16. r. du Vieux Colombier. Valentine FAY. 2. r. de la Paix.

Tupons et Couronnes de M<sup>me</sup> BORDEREAU. 32. r. du Sentier. Eau d'HOUBIGANT. 19. Faub. St. Honoré.

Chaussures. KAHN-POIVRET. 61. r. Montorgueil.



N° 3. *Costume en voile bleu brodé de bluets en soie.*—Jupe en taffetas avec un frisottant dépassant la jupe en voile. Celle-ci a les lés de derrière brodés d'un courant de bluets et plissés de larges plis couchés. Le lé est plat, couvert d'une broderie et cerné d'une dentelle de laine crème. Corsage avec petit postillon et ceinture en velours prenant de la couture du dessous du bras et formant la pointe. Une broderie sur le devant qui fait plastron et se ferme de côté sous la bretelle en dentelle. A la manche, draperie et nœud.

N° 4. *Robe de mariée en ottoman, velours et satin royal.*—Jupe en satin, au bas du tablier un ruché en satin effiloché aux deux bords. Sur le côté, un point coquillé en quille et des jetés de petits bouquets d'azalées et de boutons de fleurs d'orange. Trainee en ottoman velours, bordée de plissés et petits paniers. Corsage en ottoman avec un gilet et les revers de la manche en dentelle.

N° 5. *Robe de dîner en faille française, corail rose et dentelle d'Angleterre.*—La jupe en faille française ainsi que la trainee qui est carrée, deux rangs de plis tuyautés en tulle corail rose et trois rangs de dentelle



inégalement drapés par des touffes de plumes corail rose. Corsage à pointe avec des bretelles plissées en tulle rose, cernant une chemisette froncée en crêpe lisse crème coupée carrément à la poitrine.

N° 6. *Costume en étamine de soie havane et dentelle de laine de ton crème.*—Jupe en taffetas couverte par une jupe en dentelle que dépasse un plissé; les lés de derrière tombent droit. Corsage genre Directoire, avec une basque rapportée fuyante et perdue sous les lés de derrière; il est ouvert sur une chemisette en dentelle de laine dont le bas est pris dans un demi-gilet en velours agrafé de côté et à double petite pointe. Revers roulés en velours et col droit. Dentelle et pointe, revers à la manche.

N° 7. *Costume en satin d'été maïs.*—Jupe ronde ornée de trois plis rabattus, rehaussés d'une dentelle. Pointe de dentelle drapée en tablier, avec une trainée d'azalées ombrées maïs sur le côté. Corsage à pointe, lacé derrière; le décolleté arrondi est orné d'une berthe relevée en plusieurs draperies par de petites touffes d'azalées. La draperie qui tombe sur l'épaule couvre une petite manche plate en satin.

Costume en faille française et dentelle, modèle de mesdemoiselles Vidal, 104, rue de Richelieu.

# EXPLICATION DE LA GRAVURE COLORIÉE 4522

## COSTUMES DE RÉCEPTIONS POUR LE PRINTEMPS ET L'ÉTÉ A LA CAMPAGNE

*Costume en faille et voile pervenche et dentelle de laine.*—Jupe en faille, couverte d'une seconde jupe en laize de laine dépassée par un volant de même dentelle, qui s'arrête au tuyauté du bas. Pointe en voile pervenche, drapée en tablier et irrégulièrement; derrière, une ceinture à pans en faille doublée de velours hortensia vif. Des rubans en velours sont drapés sur le bas de la jupe et attachés par un nœud. Le corsage ouvert sur un plastron de dentelle, est fermé de côté à la taille où il dessine une ceinture suisse. La basque est fuyante devant et celle du dos est plissée. Double manche: la première, avec un revers en velours, s'arrête au-dessus du coude, et la seconde est bordée d'un velours. Nœu l-coque à l'encolure, un semblable

dans les cheveux. — Bas de soie hortensia. — Souliers en chevreau brillant. — Gants de Suède.

*Costume en voile de misaine café au lait clair et velours café brûlé.*—Jupe en voile, ornée de trois grands plis rabattus, et posée sur un dessous de taffetas que borde un frisottant en voile. Polonaise fermée diagonalement par des pattes en velours café brûlé; un seul revers rabat à droite sur le corsage; col rabattu; à la manche, un poignet surmonté de pattes, le tout en velours. En croisant, le côté gauche de la tunique dépasse le côté droit et montre deux pattes en velours fixées par un bouton. Le relevé donne à gauche un pli-châtelaine qui semble retenu dans une patte en velours. Pouf chiffonné.—Col et poignet en batiste. — Chapeau rond en paille espadrille, garni de plumes et de fleurs. — Gants de Suède. — Bottes en chevreau verni.

## PENSÉES

L'année a beau tromper les promesses du printemps, comme la vie celles de la jeunesse, on aime toujours à voir les arbres se couvrir de fleurs.

(G. M. Valtour.)

Celui qui croit pouvoir trouver en soi-même de quoi se passer de tout le monde se trompe fort; mais celui qui croit se passer de lui, se trompe encore davantage.

(La Rochefoucauld.)



## CAUSERIE

## LE SALON

## PREMIÈRE PROMENADE



LE rôti est sur la table, disait l'autre jour Constance en vous annonçant l'ouverture du Salon. Après quoi elle m'invitait à le découper, ce qui n'est pas chose facile, car j'ai bien peur, à mesure que les années s'écoulaient sans que le menu se renouvelle, d'être accusée de monotonie. La faute n'en est pas à moi, pourtant; comment faire? Quand je vous aurai dit que Henner expose une adorable figure de femme nue et blonde, à genoux, la tête cachée entre ses mains, vous vous écrierez que cette pleureuse vous a été présentée vingt fois: peu importe que son auteur l'intitule *Biblis* ou *Madeleine*, c'est la même! Si j'ajoute que le portrait de mademoiselle V. B., par Cabanel, est élégant, et sa *Fille de Jephthé*, sans caractère, vous aurez le droit de dire que j'ai porté presque invariablement ce jugement sur tous ses derniers portraits et tous ses derniers tableaux. Même redite pour la molle suavité, l'ennuyeuse perfection de Bouguereau dans les sujets religieux, qu'il s'agisse d'une *Adoration des Mages* ou d'une *Mater Dolorosa*. Ne reconnaissez-vous pas derrière la harpe irlandaise que Hébert voue cette année aux mélodies de Thomas Moore, la poétique figure noyée dans du vert qui chantait autrefois *Warum* sur une harpe allemande?

Rien de nouveau en somme, mêmes défauts, mêmes qualités, mêmes succès au demeurant. D'ailleurs les expositions des Cercles nous ont fait connaître déjà quelques-uns des ouvrages que nous rencontrons ici: l'admirable portrait de femme en plein air, signé Delaunay, était au cercle Volney, et nous saluons comme une vieille connaissance du cercle des Mirli-ton le *Porteur d'eau juif* de M. Boulanger. Honneur à M. Boulanger! Je lui pardonne la *Mère des Gracques* en faveur de sa récente et très énergique protestation contre le naturalisme, qui se glisse partout, dans les arts, dans la littérature, et qui inspire d'un côté des livres comme ceux de MM. Huysmans et Vast-Ricouard, de l'autre des tableaux comme celui de M. Roll: Femme nue caressant un taureau. Est-ce une paysanne aux champs? Alors que n'est-elle vêtue? Est-ce Pasiphaë? Il faut un peu de style aux sujets mythologiques; M. Tony Robert-Fleury a su en mettre dans sa *Léda*. Non, nous sommes tout simplement en présence d'une inconvenance que rien ne justifie, pas même la fougue de coloriste, le tempérament de peintre tant vanté de M. Roll. Le tempérament, un mot dont on a, d'ailleurs abusé, repré-

sente de beaux dons sans doute, mais le goût a bien son prix, et il fait défaut d'une façon presque générale. Si du moins cette brutalité, qu'on appelle de la vigueur, était naturelle et sincère! Mais, comme le dit fort bien M. Boulanger, c'est la maladie de se singulariser à tout prix, c'est la vanité de chanter plus haut que les autres, quitte à chanter faux, qui dicte toutes ces extravagances et toutes ces platitudes devant lesquelles nous passons attristés. Ne les nommons pas, c'est assez de les voir.

Il y a, Dieu merci, au Salon, des choses originales et nobles à la fois; pour n'en signaler qu'une, *Fortuna*, qui a mis tout à coup à un rang distingué le nom inconnu naguère de M. Agache: la Fortune aveugle appuyée à sa roue d'or, au-dessous de laquelle se presse une multitude avide comprenant les différents âges, les différents sexes, depuis le vieillard, un pied dans son tombeau, jusqu'à l'enfant, qui lève son petit bras vers un hasard heureux; belle et forte composition que les moins connaisseurs savent bien admirer à sa place modeste, dans une des grandes salles du bout, refuge habituel des horreurs.

La mode paraît être aux *turqueries* et aux *turqueries* sanglantes: des tapis et des étoffes magnifiquement éclairés jouant le premier rôle, et, comme accessoires, des femmes étranglées, des cadavres gisant sur le sol rougi. Voyez MM. Benjamin Constant et Clairin! L'Espagne mauresque les inspire tous les deux: le premier emprunte en outre à M. Haraucourt, un poète de grande valeur, trop peu connu en dehors d'un cercle d'artistes et de dilettantes, des vers d'une mélodie et d'une couleur merveilleuse, des vers de *luministe* qui s'accordent bien avec la peinture de M. Benjamin Constant, un peu vide souvent, mais qui produit quand même l'effet d'une caresse.

Du sang, partout du sang! vraiment c'est à croire que les prouesses de Marchandon et de Gamahut ont une influence ambiante, que des visions de meurtre obsèdent les cerveaux. Tout est prétexte à boucheries, même les sujets religieux. Le *St-Denis* de M. Bonnat nous semble particulièrement répréhensible. Que l'œuvre soit puissante, que les qualités de premier ordre depuis longtemps reconnues à l'un des plus grands peintres de notre temps y éclatent, nous n'avons garde de le nier; le dessin surtout est hardi et superbe; mais comment admettre que le réalisme s'introduise jusque dans nos églises? On aura beau nous opposer les Espagnols, Zurbaran, Ribeira, Morales, et les variétés de hideux supplices rendus de la façon la plus sombre et la plus tourmentée où se complut leur imagination. D'abord, chez eux une ombre noire intense est jetée sur la torture comme un voile de pudeur, il n'en sort guère qu'un visage où domine d'ordinaire le calme radieux de la foi maîtrisant les souff-



rances physiques, divinisant l'agonie de ces victimes écorchées, tenaillées, brûlées vives — tandis qu'il y a quelque chose de trivial autant que de déplaisant dans le mouvement de Saint-Denys rattrapant sa tête qui a roulé sur les marches du temple devant lequel a eu lieu la décollation. Un œil de cette tête regarde encore, ... et alentour les cadavres décapités de saint Eleuthère et de saint Rustique dégagent des flots de sang qui jaillissent sur le spectateur. La présence des anges ne suffit pas à idéaliser ce massacre.

M. Rochegrosse dont la *Jacquerie* a du succès, succès mérité sous bien des rapports, ne ménage pas davantage nos nerfs : ces paysans révoltés qui, portant au bout de leurs piques, des têtes coupées, des chairs pantelantes, s'attaquent, dans le château tombé en leur pouvoir, aux femmes épouvantées; cette troupe de furieux à l'air d'une tribu de singes grimaçants, d'êtres préhistoriques tels que les décrivent nos savants modernes. Les Jacques de la Brie et du Beauvoisis devaient dans leur « vengeance de désespérés, de damnés », ressembler quelque peu à des communeux de nos jours, ces monstres étaient des hommes ! A quoi bon tant de grimaces simiennes pour assaisonner leurs forfaits ? Vraiment il y a là une large part d'affectation.

M. Jules Lemaitre, le nouveau critique, pense-t-il donc aux peintres autant qu'aux écrivains, quand il dénonce l'invasion de ces barbares précieux, sauvages de la fin d'une vieille civilisation dont les audaces sont des raffinements malsains et *faisandés* ?... On le croirait devant les femmes nues noyées dans le sang, devant le mélange de voluptés et de tortures qui atteste en effet une étrange décadence, devant des perversités d'observation comme les *Fous* de M. Béraud, qui se complait à nous montrer la nature humaine dégradée au-dessous de la brute; même devant nombre de paysages impressionnistes dont les auteurs fort habiles, du reste, semblent dédaigner ce qui est pittoresque pour reproduire de préférence ce qui est laid. Volontiers nous chercherions querelle à M. Guillemet, dont les vues de Paris, si remarquables, servent toujours de prétexte à de vilains terrains vagues sans intérêt.

Mais parlez-nous du beau, ou seulement du joli, diront mes lectrices lasses de m'entendre condamner les intentions désagréables de tant de peintres que je voudrais louer pour leur talent, car le talent abonde, hélas ! Il se passe d'élévation, il se passe d'idéal, il s'impose néanmoins.

Vous en trouverez dans le chantier de Suresnes où nous conduit bon gré malgré M. Roll, et plus encore dans le *Cabaret* où M. Lhermitte verse du vin bleu à des types d'ouvriers saisis sur le vif. Vous en trouverez dans ce cadavre que le Michel-Ange de Mercié fouille de son scalpel, dans les *Titans* que M. Martin fait dégringoler du ciel d'une façon si comique, voire dans une des innombrables *Tentations de Saint-Antoine*, où des Maritornes hautes en couleur, offrent à un ermite dont la résistance n'a que peu de mérite, des poulets et des gâteaux aussi peu appétissants qu'elles-mêmes.

Passons cependant au meilleur. : Nous le découvrirons peut-être dans les portraits et dans les paysages, bien que, pour les premiers, l'Exposition de l'École des Beaux-Arts nous ait rendus difficiles.

Il y a foule devant Carolus Durand, une foule fort amusée du plaisant amalgame qu'offre le château de Chenonceaux et ce dais de velours en plein air, et cette toilette de bal portée dans un parc, et l'air de souveraine d'une bourgeoise sans grâce...

M. Dubois reste le plus savant interprète de la distinction et de la simplicité. On s'oublierait longtemps auprès de la délicate enfant dont les boucles blondes retombent sur de petites épaules frêles, si la ravissante jeune fille en velours brun n'était plus attachante encore, sous son petit chapeau qui sera toujours à la mode, car c'est le propre des maîtres de savoir habiller leurs modèles d'une façon qui ne vieillit pas.

Combien de peintres trop complaisants doivent rougir d'avoir cédé aux caprices de toilette d'une femme sans goût, qui elle-même subissait l'influence de sa couturière ! Pour échapper à ce péril M. Commerre a revêtu d'atours Louis XV sa dame poudrée, bleue sur fond bleu... Un peu tapageur, un peu sec, ce brillant portrait.

Nous préférons cent fois, jeunesse à part, l'admirable figure de femme à cheveux blancs, que M. Wencker nous montre habillée de noir dans son fauteuil à dossier droit : tout est d'une harmonie, d'une intimité vraiment exquis. L'avocat, de M. Delaunay, plaidant, une main allongée sur des paperasses, est un chef-d'œuvre en son genre. De nouveau, M. Aublet promène au bord de la mer, l'ombrelle à la main, une belle élégante. Celui-là possède tous les secrets de l'ajustement avec d'autres mérites plus sérieux. Faut-il classer parmi les portraits, la *Laure* blanche et rêveuse de M. Lefebvre, et la ravissante fillette en capuchon rouge, que M. Henner intitule *Fabiola* ?

Après les beaux portraits, ou les portraits signés de noms célèbres, il y a les portraits intéressants par les personnages qu'ils représentent : celui de M. Clairin, coquet dans son atelier comme Sarah Bernhardt elle-même; M. Richepin, très engraisé, qui médite quelque *Blasphème*, sous une robe rouge de cardinal; M. Coppée, dont le peintre, Axilette, n'a pas su rendre la pâleur olivâtre qui donne tant de caractère à son profil pensif; Thérèse, levant son bras rouge derrière une rampe de café-concert; Jean Macé, composant, un sourire de fine bonhomie aux lèvres, quelque bon livre comme l'*Histoire d'une bouchée de pain*; un des grands poètes du temps, Lecomte de Lisle, avec sa figure d'apôtre un peu poseur; Armand Sylvestre, aux sonnets audacieux, dans un cadre qui vaut mieux que la peinture; plusieurs de ces demoiselles du corps de ballet en tenue de danse, le succès d'un papillon de l'Eden, piqué naguère sur la toile par M. Clairin, ayant encouragé l'exhibition du maillot. Vous le croyez sans peine, le groupe *Autour du piano*, dont M. Fantin-Latour a étudié chaque figure avec sa pénétration ordinaire, est un prétexte à portraits. Quel charme intime et profond ! Rien que le sexe laid, pourtant.

Des portraits encore, des portraits de famille, les personnages de certaine composition qui exerce sur le spectateur la magie d'un rayon de soleil, l'attirant pour ainsi dire dans une atmosphère pure et bénie, que l'on croit respirer tant l'œil la sent. La tribune où nous fait monter M. Lerolle est celle de Saint François-

(La suite à la page 200.)



Toilettes d'Été



Modèles de Madame TURLE, 9, rue de Clichy, Paris.

Ayuntamiento de Madrid



Xavier : une jeune fille chante à l'orgue, sa silhouette svelte, son gracieux et innocent visage en pleine lumière, enveloppés pour ainsi dire d'un nimbe léger. L'église a porté bonheur au peintre du plein air.

Des portraits toujours, les figures si pimpantes et si modernes du *Hunt-bal* de M. Stewart : ces habits rouges sont MM. de Morny, de Janzé, etc.; ces demoiselles légèrement vêtues, selon l'uniforme de l'hiver, de flots de tulle rose ou blanc superposés, avec des corsets de moire, sont des *flirts* de la colonie étrangère. Comme ils ont tous de l'esprit... l'esprit de la circonstance, cela va sans dire, — comme ils s'amuse! Irrésistiblement nous sourions avec eux.

Mais la saison des fêtes est passée; les ombrages de Français nous attirent, et aussi les *Landes bretonnes* incomparables de Bernier. Harpignies nous appelle aux *Bords de la Loire*, sur le chemin des *Dunes*; Defaux, à *Montigny*, après l'orage. On ne sait vraiment auquel entendre; tous ces guides sont bien séduisants à des titres divers.

Nous nous attarderons le *Soir* sous le ciel rougi et les arbres violacés de Pelouse, en attendant que Scott nous convie aux enchantements quelque peu fantastiques d'un *Lever de lune*, que Normann nous fasse sentir le charme glacial et paisible d'un *Fiord nor-*

wégien; que Harrison nous éclabousse de l'écume de sa vague merveilleusement transparente. Une Française, madame La Villette, lui fait concurrence; les flots de Paramé valent ceux d'Amérique. M. Vidal emprisonne les plus pénétrantes séductions de l'automne dans un cadre grand comme la main. M. Vernier nous fait connaître, avec une rare puissance, ce que sont les grandes marées en Cornewall. Il se consacre momentanément à l'Angleterre, comme M. Zuher à la Hollande, M. Grandsire à la Belgique. Tant d'étrangers viennent chez nous s'inspirer des beautés dont nous aurions tort de nous lasser jamais! C'est un aimable échange international, pourquoi pas? et nous y applaudissons...

Mais ne sentez-vous pas, mesdames, un peu de fatigue?... Si après un coup d'œil aux deux toiles de Ségé, moins importantes que de coutume, nous nous reposons sur cette *Lisière de Forêt* qui couronne un sommet grandiose, où passe le vent, où règne le silence du soir, si nous nous arrêtons sur ce point d'admiration à l'adresse de Pointelin? Qu'en dites-vous?...

A la quinzaine prochaine notre dernière promenade.

T. B.

## LA NOUVEAUTÉ

Au bourg où règne la Folie  
Un jour la Nouveauté parut.  
Aussitôt chacun accourut.  
Chacun disait : « Quelle est jolie!  
Ah ! madame la Nouveauté,  
Demeurez dans notre patrie.  
Plus que l'esprit et la beauté  
Vous y serez toujours chérie. »

Lors la déesse à tous ces fous  
Répondit : « Messieurs, j'y demeure ! »  
Et leur assigna rendez-vous  
Le lendemain à la même heure.  
Le lendemain elle parut,  
Aussi brillante que la veille.  
Le premier qui la reconnut  
S'écria : « Dieu ! comme elle est vieille ! »

FRANÇOIS HOFFMAN (1760-1828).

## LE FIANCÉ DE SOLANGE

(SUITE)



PRÉSENTÉ par son cousin, Ronald assistait à cette fête intime où il retrouvait Marcelle avec une satisfaction non déguisée. De plus en plus amoureux, charmé de la considération que l'on témoignait à la jeune fille et à sa mère, en dépit de leur position modeste, et sachant d'ailleurs ce qu'était leur famille il tira son cousin à l'écart pour lui déclarer que, s'il n'épousait pas Marcelle, le spleen ne tarderait pas à le consumer.

Maggy était rieuse et séillante, un peu coquette parfois, mais toujours bonne enfant. Le baron Seynald, qu'amusaient beaucoup ses piquantes réparties, se tint souvent dans son voisinage : on eût dit qu'il veillait sur

elle. A un moment où Maggy ne pouvait l'entendre, il dit à Solange :

« J'ai fait hier une vilaine rencontre : M. Auburn... vous vous rappelez?... Il paraît qu'il est à Paris. »

Rien ne pouvait être plus désagréable à mademoiselle d'Aulnoy que ce souvenir et cette nouvelle. Son cœur se serra comme à l'approche sentie d'un malheur.

On voulut que Marcelle chantât. Elle s'en défendit d'abord, prétextant en riant la joie qu'elle éprouvait, dans ce milieu sympathique, à redevenir jeune fille au lieu de n'être qu'une artiste; puis elle se rendit aux instances de ses amis, voyant à quel point l'entendre leur ferait plaisir.



C'était toujours un plaisir délicat, en effet, que d'écouter cette voix admirable dont les notes gardaient d'étranges vibrations, et qui commençait à être très appréciée dans les salons et dans les concerts.

Depuis qu'elle sortait souvent le soir, Marcelle, sentant la nécessité d'égayer un peu la note trop sombre du deuil qu'elle prolongeait au-delà de toutes les limites, adoptait volontiers les demi-teintes. Avec sa toilette gris argent d'une exquise distinction, ses beaux cheveux simplement arrangés, et l'expression qui animait ses traits lorsqu'elle chantait, elle semblait si séduisante que nulle autre femme dans le salon, sinon Solange, ne pouvait lui être comparée.

Ronald, qui s'était rapproché du piano pour tourner les pages, atteignait un degré d'enthousiasme qui devenait inquiétant pour sa raison, mais qu'en Anglais de race, il ne trahissait que par des attentions discrètes et mesurées.

Déjà deux fois, Marcelle avait cédé aux prières de ses amis, qui ne se lassaient pas de l'entendre. Sans prononcer un mot, Alan plaça devant elle la partition de *Martha* et l'ouvrit à l'air de *la Rose*; Marcelle sourit et chanta encore.

Solange n'avait pas vu cette petite scène. Dès les premières mesures, un frisson la secoua, et elle demeura toute saisie; puis, écartant doucement une portière près de laquelle elle se trouvait, elle se glissa dans la pièce voisine, et affaissée sur une chaise, étouffant ses sanglots, elle écouta ces notes plaintives et tendres qui lui rappelaient la jeunesse d'Alan, son enfance à elle, leur rencontre, leur amour, toutes les chères joies évanouies...

Lorsqu'elle put rentrer au salon, on applaudissait une ballade écossaise entendue autrefois par Alan et Solange chez madame de Cendré. Marcelle l'avait choisie par une attention délicate dont Ronald s'attribua, peut-être à tort, les honneurs, et qui porta son lyrisme à un degré que nous devons renoncer à dépeindre. Il se faisait tard, et l'on se sépara bientôt, en se donnant rendez-vous pour le lendemain, à la Comédie-Française, à l'occasion d'une première annoncée avec fracas, et qui promettait d'être fort brillante.

## XXI

« Pensez-vous, mon cher, que la pièce réussisse ?

— Il serait encore difficile d'en préjuger ; mais ce que je puis affirmer, c'est que je la trouve jusqu'ici remarquable. Quant au succès, il peut dépendre d'un mot, tout comme l'échec reste à redouter jusqu'à la fin de la pièce. Vous ne connaissez pas le public parisien !

— Quel terrible peuple avec ses admirations arden-tes et ses subites colères !... Je n'ai jamais aligné deux rimes, mais si j'étais doué par les dieux, je sais bien à quel auditoire je ne soumettrais pas mes œuvres.

— Et pourtant, tous veulent y arriver...

— Le fait est que les Français restent les plus fins critiques du monde. Eh bien ! quel est ce bruit ?

— Les uns s'impatientent, et les autres protestent à l'avance contre la rentrée de l'acteur qui n'a pas gagné leur sympathie. Les soirs d'une première mouvementée comme celle-ci, on pourrait, à certains

points de vue, se croire tout aussi bien dans un théâtre de faubourg que dans une salle fashionable fréquentée par le *high-life*.

— Pourtant, celle-ci est des plus brillantes : partout des illustrations, des diamants et de jolies femmes. Eh ! mon cher Alan, voici une nouvelle loge qui se remplit ; ne sont-ce pas nos aimables amphitryons d'hier ?

— C'est madame de Valfontaine et sa nièce, accompagnées par les Almeston.

— N'allez-vous pas les saluer ?

— Tout à l'heure, Ronald ; voici que l'on frappe les trois coups traditionnels.

Et Alan Oakvil s'installa commodément dans son fauteuil, de façon à bien entendre et à bien voir, pendant que Ronald, toujours un peu distrait, continuait à promener sa lorgnette dans les recoins encore inexplorés.

Malgré l'agitation manifestée au début de la soirée, on écouta cet acte dans un profond silence. L'action se nouait, les caractères se dessinaient heureusement, quelques allusions patriotiques faisaient vibrer la note émue : suivant l'expression consacrée, l'auditoire commençait à se sentir *empoigné* ; et un groupe grossissant méditait d'accueillir par une ovation chaleureuse les noms des auteurs — auxquels d'autres, plus récalcitrants, se promettaient de témoigner toute leur désapprobation.

Comme l'observait Ronald, l'assistance était des plus choisies — *selected* même — parmi ce public de première, qui l'est toujours. Les dorures un peu ternies et les tentures fanées de la salle mettaient en relief le chatoyement des toilettes, la blancheur des épaules, le scintillement des bijoux. Les éventails s'agitaient comme des papillons gigantesques, ou, à demi-fermés, retombaient sur l'appui de velours, attestant par leur immobilité l'attention captivée de celles qui négligeaient de s'en servir.

Au milieu de cette vivante et gracieuse guirlande qui encadrait la salle, Maggy Almeston et Solange d'Aulnoy étaient remarquées. La même simple et charmante parure les rendait semblables à deux sœurs ; et comme il arrivait chaque fois qu'elles se trouvaient réunies, le contraste de leurs types les faisait mutuellement valoir.

Lorsque le rideau tomba au milieu des applaudissements, Ronald et Alan quittèrent la salle avec le flot des spectateurs avides d'air frais, et se dirigèrent vers la loge de leurs amis. Au moment où ils y entraient, un homme passa rapidement dans le couloir ; Alan crut distinguer les traits d'Aimery de Saint-Yon : rien d'étonnant, d'ailleurs, dans la présence du jeune officier à une représentation dont l'attrait littéraire réunissait l'élite du monde parisien.

On ne causa que de la pièce, et Alan échangea à peine deux mots avec Solange. Depuis un instant, la jeune fille semblait préoccupée et dirigeait souvent ses regards vers le même coin du parterre, pendant que Maggy se montrait, comme toujours, étourdissante de verve et de bonne humeur, sans parvenir à égayer son amie.

Déjà on rappelait le public dans la salle.

« Revenez au prochain entr'acte, messieurs, dit lord Almeston avec sa bonhomie cordiale. Nous continue-



rons à discuter des mérites et des défauts de cette œuvre qui m'intéresse vivement, quoique, je l'avoue, je ne sois pas assez familiarisé avec la langue française pour en apprécier toutes les finesses.

Quelques groupes circulaient dans les couloirs lorsque les deux cousins quittèrent la loge. Au moment où ils allaient en croiser un, composé de trois ou quatre jeunes gens, d'allures un peu tapageuses, une voix connue frappa l'oreille d'Alan Oakvil.

« Oui, mon cher, cette rayonnante beauté que vous admirez dans une loge voisine de celle du comte de Baime au moins autant le clair de lune que l'éclat des lustres. Je me souviens d'un certain soir où, en Angleterre — bien entendu, c'est entre nous — elle s'esquiva du salon de lady Almeston pour aller rejoindre au bout du parc... »

Des rires étouffés couvrirent la fin de la phrase. Alan, pourpre de colère et d'indignation, bondissait vers le calomniateur, quand il fut devancé par un homme qu'il n'avait pas remarqué : Aimery de Saint-Yon.

« Monsieur, vous êtes un lâche, dit froidement l'officier.

— Eh! monsieur, de quel droit vous mêlez-vous?...

— Du droit que garde tout homme d'honneur de défendre une femme. Vous venez de formuler une odieuse calomnie — qui n'est pas la première — et je vous en demande raison.

— Je suis à vos ordres, monsieur. Mais j'ai lieu de m'étonner qu'après ce qui s'est passé, vous vous fassiez le champion...

— Silence, et ne vous permettez pas de prononcer un nom. Cette explication n'a que trop duré... demain vous recevrez mes témoins.

— Au nombre desquels je veux être, dit en avançant d'un pas, Alan, qui, dans la rapidité de cette scène, n'avait pas encore pu prendre la parole. Et quand vous vous serez battu avec M. de Saint-Yon, c'est à moi que vous aurez affaire, monsieur. Vous êtes un lâche insulteur, je vous le répète, moi aussi. »

Auburn, qui ne cherchait sans doute pas à s'attirer deux affaires au lieu d'une, répondit brièvement qu'après le premier duel, ses témoins s'entendraient avec ceux de sir Alan Oakvil; puis, il s'esquiva avec ses compagnons.

Fort heureusement, le couloir devenait désert, les spectateurs se hâtant tous de regagner leurs places.

Alan serrait avec force les mains d'Aimery.

« C'est moi qui devrais me battre le premier... ce n'est pas vous, Saint-Yon.

— Comme vous me l'avez dit un jour, vous êtes le protecteur naturel de mademoiselle d'Aulnoy : vous battre pour elle paraîtra donc tout simple, c'est votre rôle... Moi, qui fus son fiancé, je prétends conserver l'honneur de la défendre, et prouver ainsi combien je la juge digne d'être défendue.

— Vous êtes un noble cœur... Mais, avant tout, que cette fâcheuse affaire ne s'ébruite pas.

— C'est pour mettre fin aux insinuations voilées dont un ami me prévint, que je m'attachai aux pas d'Auburn. Mais jamais le misérable n'avait été aussi insolent que ce soir.

— Il se rencontra avec nous chez lord Almeston, et, sans doute, le dédain de mademoiselle d'Aulnoy...

— Quoiqu'il en soit, il faut lui imposer silence. Et maintenant, bonsoir, Oakvil; je rentre chez moi, où je vous attendrai demain matin. »

Alan songea que Solange devait quitter la salle avant la fin de l'acte. Quelques mots glissés dans l'oreille de lord Almeston mirent à peu près celui-ci au courant de la situation.

Le père de Maggy inventa un prétexte et emmena son monde qui, n'y comprenant rien, restait à la fois surpris et vaguement effrayé. Pendant qu'il rassurait de son mieux lady Almeston et madame de Valfontaine, Solange s'approcha d'Alan et lui dit très bas :

« C'est M. Auburn, n'est-ce pas ?

— Comment savez-vous?...

— Je l'ai aperçu au parterre, et cet homme m'inspira toujours effroi et dégoût. Mais qu'y a-t-il donc, mon Dieu ?

— Ne le devinez-vous pas ?

— Il m'a insultée !

— Et nous sommes deux qui vous vengerons. »

On arrivait sous le péristyle. Au moment de monter en voiture, Solange dit encore au baronnet :

« Venez nous voir demain.

— Rentrons nous dans la salle ? demanda Ronald qui s'était fait le cavalier de Maggy, et se trouvait seul avec Alan sur la place du Palais-Royal.

— Rentrez si vous voulez ; j'ai hâte d'être chez moi.

— Je vous accompagne ; mais franchement, je n'ai pas de chance pour la seule fois qu'il m'est donné d'assister à une première du Théâtre-Français. »

Le lendemain, en sortant de chez Aimery, à qui il avait rendu compte des conditions réglées entre témoins, Alan se dirigea vers la rue Saint-Dominique.

Solange et madame de Valfontaine l'attendaient dans le petit salon, la jeune fille très pâle, la tante agitée, nerveuse.

« Enfin, vous voilà, sir Alan ! De grâce, expliquez-nous ce que signifie la scène d'hier... Je ne remets plus les pieds au spectacle de ma vie.

— L'homme qui causa tout le mal eût parlé partout ailleurs qu'au théâtre ; il en cherchait évidemment l'occasion.

— Mais que put-il dire, grand Dieu ? »

Alan regarda Solange, comme s'il lui demandait pardon de se faire l'écho, même très affaibli, de la calomnie prononcée.

« Il fit allusion à des promenades dans le parc d'Almesfort-House... C'est un misérable.

— Alan, ne nous cachez rien, dit Solange d'une voix tremblante. Je puis tout entendre, puisque c'est de mon honneur qu'il s'agit. Parlait-il de promenades en général, ou d'un fait particulier ?

— Il osa insinuer qu'un soir, vous aviez quitté le salon... Mais pourquoi m'obliger à vous redire ces infamies ? »

Solange s'était dressée, les yeux étincelants, les mains convulsivement pressées contre sa poitrine.

« Oh ! c'est infâme, en effet... Et peut-être quelqu'un était là et m'a vue... Je songeais si peu à me cacher... Je ne pensais qu'à sauver Maggy, moi ! »

Madame de Valfontaine, non moins émue qu'elle, l'entoura de ses bras.

« Pauvre chère imprudente ! les reproches, aujour-



d'hui, seraient bien inutiles; je ne t'en adressai même pas lorsque tu me confias tout. Ton cœur t'entraînait, et tu ne calculais pas ce que peut la haine d'un tel homme.

— Oh! c'est affreux, affreux... répétait Solange en se tordant les mains. »

Alan la regardait avec angoisse. Elle leva vers lui son visage bouleversé, et d'une voix touchante, presque humble :

« Et vous, le croyez-vous aussi? lui demanda-t-elle. »

Il s'inclina devant elle, comme s'il eût voulu s'agenouiller à ses pieds.

« Solange, vous êtes la plus noble des créatures, et, je vous le dis devant votre tante, parce que l'heure est solennelle, l'amour profondément respectueux que je vous ai voué, voici bientôt cinq ans, aurait grandi depuis hier, s'il pouvait encore s'accroître. »

Un rayon de joie indicible illumina les yeux de Solange.

« Dieu soit béni! maintenant, je puis tout supporter. »

Puis, se tournant vers madame de Valfontaine, elle ajouta :

« Chère tante, un peu plus tard je vous expliquerai... En ce moment, c'est de ma pauvre Maggy qu'il faut s'occuper; avant tout, qu'on ne prononce pas son nom!

— Alan doit connaître la vérité entière; il jugera mieux ainsi de la situation. »

Et madame Pauline dit rapidement ce que sa nièce lui avait raconté dès son retour à Almesfort-House.

Lorsque Alan connut les détails de l'expédition accomplie par Solange et sa femme de chambre, il s'expliqua mieux qu'il ne l'avait fait jusqu'alors l'animosité d'Auburn.

« Avez-vous gardé la lettre? demanda-t-il.

— Oui, quoique Solange m'ait plusieurs fois priée de la détruire.

— Il est peut-être heureux que vous ne l'ayez pas fait; elle reste une menace pour Auburn, dans le cas où la leçon que nous allons lui donner ne lui suffirait pas.

— Tout plutôt que de compromettre Maggy! dit vivement Solange.

— Soyez tranquille; son secret est confié à un homme d'honneur; j'admire trop vos scrupules pour ne pas les partager. Si votre conduite dans cette affaire fut un peu imprudente, elle reste bien généreuse, Solange... Je me sens doublement fier de prendre votre cause en main.

— Alan, vous ne vous battrez pas pour moi?

— Et pour qui me battrais-je, sinon pour vous, Solange?

— Mais le duel est un crime... on peut tuer ou être tué... Mon Dieu, que je suis donc malheureuse!

— Calmez-vous... Songez qu'après de telles paroles, il ne reste guère d'autre alternative... et que Dieu ne peut pas protéger un homme comme Auburn.

— Mais quand... où...?

— Demain matin, dans les bois de Meudon, un duel à l'épée aura lieu... mais je n'en serai que le témoin avec mon cousin Ronald. »

Le regard des deux femmes interrogeait Alan; il poursuivit avec lenteur :

« M. de Saint-Yon était présent à l'insulte, et il me devança auprès de l'insolent. Il revendiqua comme un droit l'honneur de vous défendre... Moi, je me battraï ensuite... c'est lui qui se bat demain. »

GEORGES DU VALLON.

(La suite au prochain Numéro.)

## ÉNIGME

Précédé d'un trait de lumière

Je suis bruyant, et par ma voix sévère

Je rappelle à l'homme orgueilleux

De bien des devoirs oubliés,

Que Dieu peut se mettre en colère :

S'il est longtemps patient, miséricordieux

Sa justice a des droits non moins impérieux.

— Bourguignonne cité, non point sans importance.

Je date du vieux temps des premiers rois de France.

Grâce aux constants efforts d'un peuple industrieux

Je jouis des bienfaits de la terre et des cieux.

Les Patrons suivants seront donnés en Juin :

Le 6 Juin. — Patron découpé : Corsage-chemisette.

Le 13 Juin. — Patron découpé : Casaque plissée et à pièce, pour robe de château.

Le 20 Juin. — Corsage. — Costume de bain de mer. — Costume matelot, pour petit garçon. — Robe de petite fille.

Le 27 Juin. — Patrons découpés : Robe en laize de laine à épaulette, pour enfant de sept à dix ans. — Robe de dessous.

A ce numéro sont joints la gravure de modes coloriée 4522, et un Supplément : gravure coloriée du 31 mai 1822.



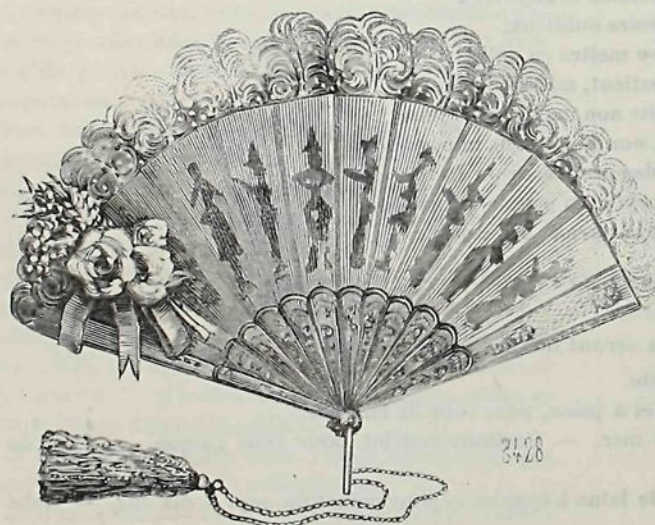


Eventail en faille grenat de deux tons décoré de branches de boules de neige et de colibris perchés. — Un croissant dans un angle. Attaches en ruban de satin.

Eventail en gaze décoré de fantoches. — Monture en écaille. Encadrement de plumes poudrées d'or. Bouquet de fleurs dans un angle.

Capote en dentelle noire brodée de perles. — Passe retournée tendue de velours et coupée devant par un papillon en perles. Pouf de plumes avec aigrette.

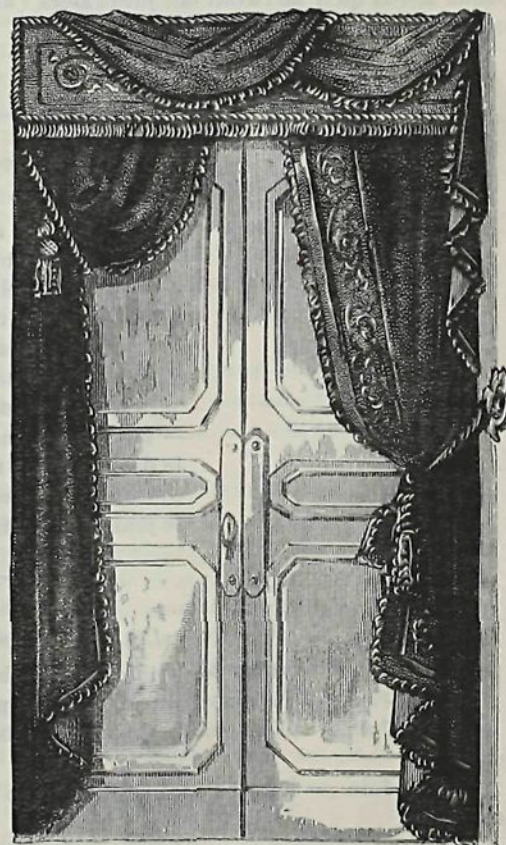
Porte-fenêtre, drapée par M. Bessonneau. — Bandeau Louis XIII et draperie jetée dessus. Un rideau relevé à l'Italienne, l'autre dans une embrasse.



Éventail décoré de fantoches, de la parfumerie Exotique, 35, rue du Quatre-Septembre.



Chapeau en gaze, de madame Boucherie, 16, rue du Vieux-Colombier. — Capote avec fond chiffonné et passe appliquée d'une dentelle ficelle brodée or. Une demi-guirlande de roses grenat foncé avec son feuillage et des boutons en aigrette.



Porte-fenêtre, drapée par M. Bessonneau, tapissier, 19-21, rue de Charenton.